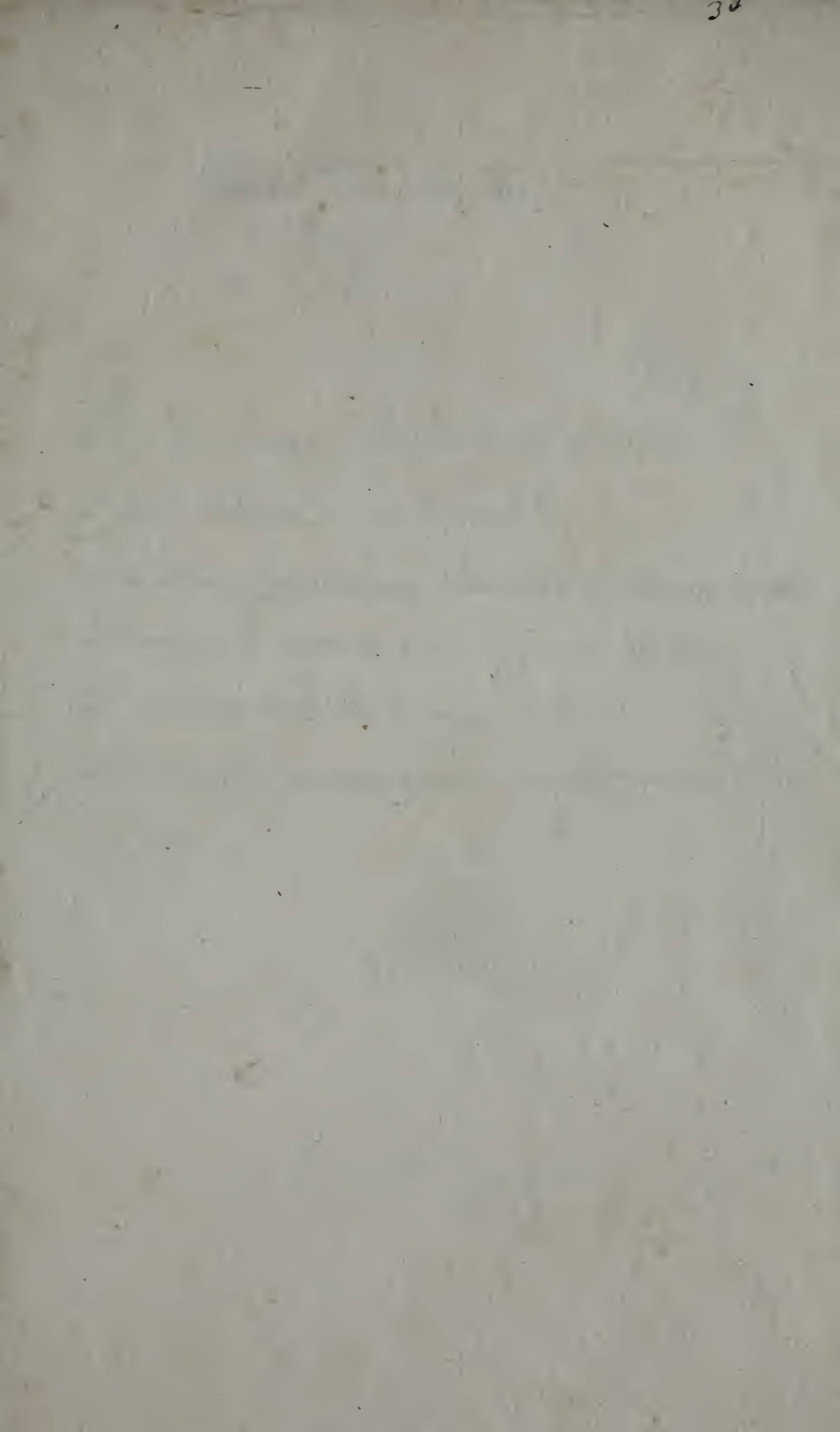


Pieces contenues
dans
ce Volume

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par Mr. de PONT-DE-VEYLE.

Représentée par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 19 janvier 1739.

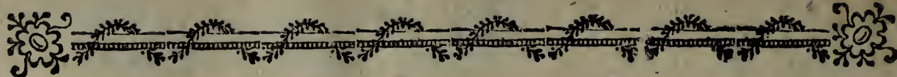
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Française.

M. DCC. LXXVI.



ACTEURS.

LE BARON.

LA COMTESSE.

ROSALIE, Fille de la Comteſſe.

VALERE, Neveu du Baron, Amant de Roſalie.

DORANTE.

THIBAUT, Jardinier du Baron.

FRONTIN, Valet de Dorante, & Neveu de Thibaut.

La Scene eſt dans une maiſon de Campagne du Baron.

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, THIBAUT.

VALERE.

Thibaut, St. St.

THIBAUT.

Monſieur !

VALERE.

Viens donc vîte ; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler ; J'ai trouvé le ſecret d'échapper à mon Oncle.

THIBAUT.

Ça n'eſt morgué pas mal-adroit. Il veut que vous ſoyez toujours comme ſon ombre après li.

VALERE.

As-tu rendu mon billet à Roſalie.

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y ſommes pris.

VALERE.

Et qu'importe comment ? Dis ſeulement ce qui en eſt.

THIBAUT.

Monſieur le Baron eſt notre Maître, vous êtes ſon Neveu. Il vous laira ſon Châtiau, à condition d'achever ſes plans. Je fis ſon Jardinier. Je deviendrai le vôtre. Il eſt juſte que je vous ſervions d'avance.

VALERE, *gaiement.*

Mon cher Thibaut !

THIBAUT.

Savez-vous ? morguienne, je tromperois mon pere pour vous.

VALERE.

Ah ! ſans doute, tu auras fait des merveilles.

THIBAUT.

Mademoiſelle Roſalie eſt entrée ce matin dans le Jardin avec ſa mere, comme vous ſavez ?

VALERE.

Oui, je ſais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant elles ; je leur avons ôté mon chapiau ;

croyant qu'alles me diroient : Bon jour Thibaut. C'étoit le jeu, m'est avis ; & j'aurois pris ma belle pour...

VALERE.

Au fait mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas deserré les dents.

VALERE.

Tu n'as pas donc pas donné mon billet ?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif ! Alles se sont arrêtées dans le Boulingrin.

VALERE.

Oui, je les ai apperçues de loin.

THIBAUT.

Me velà, moi, à aller travailler pardevant alles : je chantions ; je les regardions : mon ratiau par ici, mon ratiau par-ilà.

VALERE.

Eh ! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça, je me suis avisé d'un bon tour, J'ai dit à la fille que je savois où il y avoit un nid de Fauvette. Ces petits ménages-là faisont queuquefois penser à de plus grands : les jeunes filles les aimont d'ordinaire.

VALERE.

Hé bien ?

THIBAUT.

Eh bian, quand j'avons vu que la Mere le vouloit voir, itou ; je ne l'avons jamais pu trouver.

VALERE.

Finis donc. Que t'a-t-elle dit quand tu lui as donné mon billet ?

THIBAUT.

Rian : car le vela

VALERE.

Comment ! toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible...

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sait pas que je lui voulons queuque chose, pendant qu'alle est avec une Mere qui sait bian que je ne li devons rian vouloir ?

VALERE.

Juste ciel !

THIBAUT.

Et pis, alles ne m'avont pas donné le temps ; alles sont montées dans leu carrosse, pour aller chez cette Comtesse où alles vont dîner. Faut bien attendre qu'alles reviennent.

VALERE.

Mais, en attendant, Dorante qui vient de Bordeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre Oncle prête son Châtiau aux Accordés, afin qu'ils se regardient avant

la nôce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian su.

VALERE.

J'en aurois été peut-être moins malheureux : mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complette! Depuis deux ans mon Oncle me tient éloigné du monde dans ce triste Château.

THIBAUT.

Oui ; comme s'il vouloit vous faire Hermite.

VALERE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'hyver passé chez sa mere, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du Couvent?

THIBAUT.

C'est bien traître !

VALERE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer? Dis, mon cher Thibaut.

THIBAUT

Ça n'est pas bian aisé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme, qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant on ne bat pas les gens pour ça.

VALERE.

Je reviens ici avec mon Oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour ; & lorsque je m'y attends le moins, je la vois arriver avec sa mere. Juge de ma douleur, quand j'apprends que son mariage est arrêté avec Dorante, & que je vais en être le témoin !

THIBAUT.

Il falloit parler plutôt.

VALERE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous plaisantez peut-être : j'en ai opinion, moi qui vous parle.

VALERE.

Et sur quoi, dis donc?

THIBAUT.

Sur quoi ! Tatigué, j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit, & pis, drès que vous vous en allez, alle tourne sa tête? alle vous suit de l'œil, tant, & si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne, quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il est vrai que cet hyver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas ; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiais rian! Tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué, notre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALERE.

A quoi me serviroit-elle? je n'ai plus de ressource, Mais, tu

as raiſon ; je veux parler à Roſalie avant que de la perdre pour jamais. Puiſqu'elle doit voir mon déſeſpoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cauſe. Je ſuis enfin réſolu... Qu'entends-je!

THIBAUT.

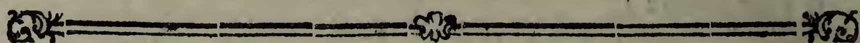
Où diable courez-vous donc ?

VALERE.

On vient ; & je ne veux pas qu'on nous voie cauſer enſemble. On ſoupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Roſalie ; on devineroit que je l'aime.

THIBAUT.

Par la ſambille, voilà un Amoureux bian réſolu !



SCENE II.

THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

N'Y-a-t'il ici perſonne ? Haie l'ami ! Où diable ſe tient... Ah ! Et, ventrebleu, c'eſt mon oncle !

THIBAUT.

Hé ! Palſangué, oui... C'eſt toi, mon neveu Charlot ? Embraſſe-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu, c'eſt de tout mon cœur, mon oncle.

THIBAUT.

Morgué, je ſommes ravi que tu ſoyains venu nous voir... Depuis quatre ans...

FRONTIN.

Ma foi, mon oncle, je ſuis charmé de vous rencontrer ? mais ce n'étoit pas vous que je cherchois : je ne ſavois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc ?

FRONTIN.

Monſieur le Baron.

THIBAUT.

Et que l'y veux-tu ? Qu'as-tu fais depis que je ne t'avons vu ? Comment te porte-tu, mon pauvre Charlot ? es-tu riche ? Es-tu marié ? Es tu...

FRONTIN.

Eh ! mais, mais... mon oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru ſur les queſtions ! Vous m'eſſoufflez.

THIBAUT.

Dame, vois-tu ; quand il y a long-temps qu'on ne s'eſt vu, on on a tant de choſes à ſe demander...

FRONTIN.

Donnez-moi le temps de vous répondre. Premiérement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre. Je m'appelle Frontin, je ſuis garçon, je n'ai pas le ſol, j'étrangle de ſoif, je ſuis las comme un chien, je...

THIBAUT.

Parguenne, tu réponds encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent?

FRONTIN.

Je sers Monsieur Dorante, qui, par reconnoissance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah! je sais ce qui t'amene à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait Laquais, étant fils, petit-fils, frere & neveu de Jardinier!

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle? Je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué, c'est que t'es un fainiant: je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant! Ce n'est pas, ma foi, au métier que je fais. Il m'occupe jour & nuit. Aussi, j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las? Eh bian prends l'occasion aux cheveux, demeure avec moi. Je sis Jardinier dans ce châtiau. Ce Monsieur le Baron est une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante, il arrache, il défriche, il éleve, il abbat; en un mot, bien ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*touchant son gousset.*) Vois-tu comme ça sonne?

FRONTIN.

Fort bien, mon oncle. Mais quand il culbuteroit encore plus toute sa terre, que m'importe à moi?

THIBAUT.

Ce que ça te fait? Je sis veuf, je t'apprendrai le restant de ton métier. Et pis, quand je serons mort, je te lairons ma place: tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à Monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle. Il y viant cent fois par jour. Ne t'embarrasse de rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégouté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton Maître est il hargneux, avare, yvrogne?

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches Banquiers de Bourdeaux; joyeux, libéral, bon diable; enfin: mais...

THIBAUT.

Acheve.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui: il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ç'a eſt naturel. M'eſt avis que je ſis Jardinier, moi, la nuit comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit? vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne, oui. C'eſt la beſogne que je faiſons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition je n'en puis faire autant; auſſi je donne ſouvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça, dis-moi un peu?

FRONTIN.

Ma foi je n'oſe.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu ſeras craintif auſſi? ça te convient bian à toi! Comment, moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu ſauras queuque ſecret, & je ne le ſaurons pas? morgué...

FRONTIN.

Voilà qui eſt bel & bon; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon Maître me pardonnera-t-il de dire une choſe dont le ſecret eſt d'une importance?...

THIBAUT.

Et qui le dira, dis? Ce ſera donc toi; car pour moi...

FRONTIN.

En vérité, mon oncle...

THIBAUT.

Bon, bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en ſonner mot.

FRONTIN.

Vous me le promettez, là, de bonne foi...

THIBAUT.

Que de raiſons! Veux-tu parler?

FRONTIN.

Eh bien, je vous dirai qu'il eſt Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son ſon nanbule! que diable eſt-ça? eſt-ce une charge? un emploi?

FRONTIN.

Bon, une charge! Voyez-vous, mon oncle, il y auroit de quoi rompre ſon mariage, ſi cela venoit à ſe découvrir.

THIBAUT.

J'entens, j'entens. Sonanbule... c'eſt qui ne pouvons ſe marier; eſt.... là...

FRONTIN

FRONTIN.

Etes-vous fou, mon oncle?

THIBAUT.

Oh! dis donc vîte. Son Sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'eſt un défaut naturel, une façon de maladie...

THIBAUT.

Ah! il eſt malade.

FRONTIN.

Non, point du tout, il ſe porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entens plus.

FRONTIN.

Il ſe leve la nuit, il marche, il parle.

THIBAUT.

Ah! je vois ce que c'eſt; il ne ſauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien au contraire.

THIBAUT.

Oh! pardienne, accommode toi donc. S'il dort il n'eſt point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi, ſi vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, & que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça ſe peut, ſi le diable s'en mêle. Si j'en faiſions autant, je nous caſſerions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'eſt morgué pas bian de ſe moquer de ſon oncle.

FRONTIN.

Je me donne au Diable, mon Oncle, je ne me moque point.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu veux me perſuader que ton Maître dort tout débout? A d'autres!

FRONTIN.

J'y ai été pris moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commiſſions que je faiſois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton Maître eſt un fou, & toi auſſi. Paix, chut: voici notre vieux Maître.

SCENE III.

LE BARON, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

LE BARON, *avec des bas de peau, dont le roulis eſt fort grand; ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

IL faut ſe lever plus matin, Valere; oui beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais ; mon Oncle, j'étois à cinq heures aux Ouvriers, vous l'avez vu vous-même.

LE BARON.

Il eſt vrai : mais : j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à préſent ; tout ſe retarde. Oh ! de mon temps on ſe levoit plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paroître plutôt. Et quoique je n'aye pas fermé l'œil, demain vous ſerez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever, cette année, la terraſſe neuve. Et ſi nous ne profitons pas de la belle ſaiſon... (*Voyant Frontin.*) Quel eſt cet homme, Thibaut ?

THIBAUT.

C'eſt mon neveu, Monſieur.

LE BARON.

A-t-il un métier ! Cherche-t il de l'ouvrage ?

FRONTIN.

Non, Monſieur. Je précede mon Maître de quelques momens : il me ſuit.

LE BARON.

Qui, ton Maître ?

FRONTIN.

Monſieur Dorante.

VALERE, *à part.*

Ah Ciel !

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours nous n'avons ni dormi, ni repoſé, pour arriver plutôt.

LE BARON.

Il aura le temps de ſe délaſſer ici. Allons, Valere, je veux qu'il trouve mon Jardin propre & bien tenu ; toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite caſcade du Potager.

THIBAUT.

La caſcade du Potager, Monſieur ! vous ſavez bian qu'il n'y a pas une goutte d'iau ; & morgué la ſource n'eſt pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, Bourreau ! Comme nous fîmes la derniere fois, vas-t-en faire tirer de l'eau au grand puits ; remplis le réſervoir. Tu n'as point d'intelligence ; tu ne te ſoucie non plus de l'honneur d'une maiſon !...

FRONTIN.

En vérité, Monſieur, vous ferez de la peine à mon Maître. Traitez-le ſans façon. Croyez-moi ; laiſſez vos jets d'eau à ſec.

LE BARON.

C'eſt une bagatelle. J'ai toujours fait les baſſins & les caſcades, & je n'ai plus que les ſources à trouver. Ne dis point à ton maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Thibaut. (*Thibaut s'en va.*)

FRONTIN.

Monsieur, voici mon Maître.

SCENE IV.

LE BARON, DORANTE, VALERE, FRONTIN.

LE BARON.

EH bon jour donc, Dorante! soyez le bien arrivé! Je ne vous attendois que demain.

DORANTE.

Je n'ai pu résister à l'impatience de voir Rosalie, & à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé? Voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour & nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne maison; on aura soin de vous.

DORANTE, *montrant Valere.*

Ne seroit-ce pas là Monsieur votre neveu?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vu si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALERE.

Monsieur... si... je voudrois... pouvoir...

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante; venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrein. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à Madame?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient; & vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique dans cet équipage je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au Sexe. Mais nous avons du temps. Elle est allée avec sa mere dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE

Ces Dames ne font point ici? En ce cas, permettez moi de profiter de la circonftance. Trouvez bon que j'aille me repofer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces; mais je me trouve fi fatigué...

LE BARON.

Bon! à votre âge j'aurois fait cent caprioles après la plus grande courfe.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous reffembler: mais je fens que quelques heures de repos me font abfolument néceffaires.

LE BARON.

Eh bien, je vais faire fervir le dîné.

DORANTE.

Il m'eft inutile je vous affure.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon neveu & moi, vous montrer la Maifon. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, & furtout de mes greniers.

VALERE.

Mon Oncle, Monfieur eft fatigué.

LE BARON.

Venez, cela fera bientôt fait. Vous choifirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'eft égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci?

DORANTE.

Celui-ci, foit.

LE BARON.

Il eft commode. Cette falle lui fert d'antichambre; j'y paffe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous confulter...

DORANTE.

Demain je fuis à vos ordres. Vous difpoferez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au refte, vous allez être couché comme on n'eft point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits...

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter & de la liberté que vous me donnez. Suis-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis fans façon. Je vous laiffe.

SCENE V.

LE BARON, VALERE.

VALERE.

Croyez-vous, mon Oncle, que Dorante foit prévenu en faveur de Rofalie?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné affez d'impatience de la voir. A propos, j'oubliois de te dire...

VALERE.

Ce peut être aussi par bienséance. Et il y a encore loin de la politesse à l'amour ? n'est-ce pas mon Oncle ?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu....

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux ?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un portrait. Je disois donc...

VALERE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sais rien. Veux-tu que j'ailles m'occuper de toutes ces balivernes-là ? J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucunes circonstances. Vous leur prêtez votre maison ; & Rosalie auroit pu...

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voie : car elle est charmante.

VALERE.

Ah ! oui, mon Oncle ; elle a des graces, des yeux...

LE BARON.

Que veux-tu dire ? Es tu fou ? Je te parle des charmes de ma Maison, de mon Jardin, qui...

VALERE, *en rougissant.*

Ah ! j'entends ; & vous avez raison. Je regardois tantôt sur le Boulingrin un des plus beaux objets...

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'est un des plus beaux points de vue qui soit en France.

VALERE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vue : j'en admirois tous les charmes ; &...

LE BARON.

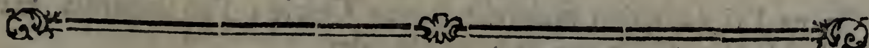
Va, mon cher neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALERE.

Je posséderois ?...

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que...



SCENE VI.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

EH quoi ! mes Dames, déjà de retour ?

LA COMTESSE.

La Comteſſe eſt malade : nous n'avons fait qu'une viſite.

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaiſir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la Grille, & nous ſommes venues juſqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée ?

LA COMTESSE.

Je ne me laſſe pas aiſément, Baron.

VALERE.

Et vous, Mademoiſelle, n'auriez-vous pas beſoin de repos ?

ROSALIE.

Me promener ; me repoſer, Monſieur, tout m'eſt aſſez indifférent.

VALERE.

Tout, Mademoiſelle ?

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, Mademoiſelle. Vous dites cela ſi foiblement. Il faut dire : Oui, Monſieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent, tant que j'aurai de l'autorité ſur elle....

LE BARON.

Oh ! vous ne la garderez pas long-temps, cette autorité. Dorante eſt arrivé !

LA COMTESSE, *gaiement.*

Il eſt arrivé !

ROSALIE, *triſtement.*

Il eſt arrivé !

VALERE, *languiſſamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *bruſquement.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire ? eſt-ce que tu ne le ſais pas, toi ?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON.

Il eſt charmant, agréable, vif, ſage & poſé. Oh ! c'eſt un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valere !

VALERE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon Oncle ; j'en jugerois mal. C'eſt Mademoiſelle qui doit en décider.

LA COMTESSE.

Eh bien, qu'eſt-ce qu'on répond ? Mademoiſelle, répondez donc.

ROSALIE.

Il peut être aimable, Monſieur : mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger ſans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'époußer, n'eſt-ce pas? mais cela ne s'entend point. Il faut dire, Monſieur, le choix de mes parens me le fera paroître accompli. Tout le monde dit que vous avez de l'eſprit : pour moi, je ne vois point cela. Mais où eſt Dorante ?

VALERE.

Madame, toutes affaires ceſſantes, il eſt allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il eſt ?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce ſoir. Et comme il a couru jour & nuit, il étoit ſi las, ſi las...

LA COMTESSE.

Qui le preſſoit de courir ſi vîte ? pourquoi faire ? pour ſe repoſer ? pour dormir ? Rien n'eſt ſi mauſſade. Il n'avoit qu'à dormir hier, & n'arriver que demain. On ne l'attendoit pas plutôt. Qu'en penſez-vous ma fille ?

ROSALIE.

Madame, je ne deſire pas de ſa part un empreſſement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne ſait ſi c'eſt la modeſtie qui vous fait parler, ou ſi vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, Madame, que je ne le ſuis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant ſe ſentir. Dormir tout en arrivant ! la jeuneſſe d'à-préſent, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah ! il trouvera le ſecret de réparer ſa faute.

LA COMTESSE.

Oui, demain, vous le promenerez dès le point du jour, je gage ; vous le ferez courir, & puis il faudra qu'il ſe repoſe.

LE BARON.

Bon, bon, eſt-ce qu'on ſe fatigue dans un Jardin que l'on n'a jamais vu ?

LA COMTESSE.

Fort bien, quand le terrein eſt auſſi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt Terraſſes dans votre Jardin.

LE BARON.

Comment donc ! c'eſt une magnificence...

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guere de vue.

LE BARON.

Ah ! ſans la Montagne, elle ſeroit admirable. Il m'eſt facile de vous en convaincre. Hé, Thibaut ?

(Thibaut paroît.)

Apportez-moi mon plan.

(Thibaut s'en va.)

LA COMTESSE.

Oui : mais la Montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot : mais elle fautera.

LA COMTESSE.

C'eft une entreprife digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des Neveux qui fe marieront, laiffez moi faire : à la cinquieme génération, je ne veux pas qu'il en refte trace ; vous verrez.

LA COMTESSE.

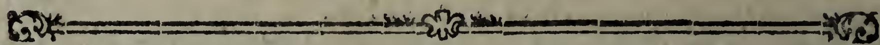
N'êtes-vous pas honteufe, Mademoifelle, de votre ignorance, & de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais ?

ROSALIE.

Je vous écoute, Madame, dans l'efpérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections : on a le plaifir d'y répondre. Voici Thibaut.



SCENE VII.

THIBAUT, LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

N'Eft-ce pas mon grand Plan ?

THIBAUT.

Oui, Monfieur : c'eft le beau, c'eft celui que je portons toujours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, & tiens le Plan élevé. Bon.

LA COMTESSE.

Ah je vous donnerai de bons confeils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces chofes-là : mais l'efprit eft un bon meuble ; il fert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante ! La belle Rofalie ne me dira-t-elle rien.

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendît ? Montrez, montrez-moi. Ne font ce pas là des Canaux, des Pieces d'eau ? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amufez à des minuties, Madame. On en marque toujours dans les Plans : cela les embellit. Du refte je trouverai furement de l'eau dans la Montagne que vous favez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'efpérance ; je détruifons douze arpens de vigne : Que de vin perdu pour avoir de l'iau.

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALERE.

Vous ne vous approchez pas, Mademoiselle ?

ROSALIE.

J'ai déjà fait l'aveu de mon ignorance ; je n'y entens rien.

VALERE, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux.

ROSALIE, *à part.*

Hélas !

LA COMTESSE.

C'est donc là votre Basse-Cour ?

LE BARON.

Eh ! non parbleu, Madame ; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les : vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué, que vous allez voir clair !

VALERE, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumieres, Mademoiselle ? On pourroit vous expliquer....

ROSALIE, *haut.*

A quoi me serviroit cette connoissance ?

VALERE, *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'Avenue ?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte !

LE BARON.

Courte ! elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon ! elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres, vous verrez.

LA COMTESSE.

Une, deux, trois, quatre, cinq.

VALERE, *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue. Mais, pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment : Voici le terrein qu'occupe la Montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'Avenue. Parlez, parlez toujours ;

cent cinquante-cinq, cent cinquante six. Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine?

LE BARON.

Sans doute; & une vue... VALERE.

(*à la Comtesse.*) (*à Rosalie.*)

Admirable, Madame. Et si vous daigniez, Mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation.... (*bas.*) d'un cœur que votre refus reduiroit au désespoir. LE BARON, *à Rosalie.*

Il connoît la position comme moi-même: C'est lui Mademoiselle, qui a dressé le Plan sur mes prbjets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas Monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que Monsieur pût vous inspirer du goût.

VALERE.

Que je serois heureux, si j'en avois le talent!

LA COMTESSE.

Deux cens soixante & treize! Voilà une très-belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées... mais des idées à perte de vue. LE BARON.

J'aurai soixante Avenues de cette taille-là.

VALERE, *à Rosalie.*

Vous concevez, Mademoiselle, l'effet que cela produira (*bas.*) En sortant de table... (*haut.*) Rien ne sera si noble, sans contredit. (*bas.*) Ici même dans cette Salle.... (*haut.*) Cela demande de la patience, à la vérité. (*bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment, vous me sauverez la vie. (*haut.*) Mais convenez que c'est une belle entreprise.

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, Mademoiselle, que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre. LE BARON.

Oh! C'est mon talent à moi. Par exemple: voyez-vous la grande Terrasse? devinez combien elle aura de haut, quand elle sera faite. LA COMTESSE.

Combien? Eh, mais... (*montrant sa main.*) comme cela?

LE BARON, *riant.*

Ah, ah, ah.... Que vous n'y êtes pas! Elle aura cinquante sept pieds huit pouces & demi, n'est-il pas vrai, Valere?

VALERE.

Oui, mon Oncle, cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pouces & demi? Cela est merveilleux; mais c'est un précipice: je n'irai jamais, la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALERE.

Vous rêvez, Mademoiselle? Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire, & vous n'y viendrez point.

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup ; &....

VALERE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela me meneroit-il ?

LA COMTESSE.

Cela vous meneroit à savoir ce que je sais. Allez, Monsieur, laissez-la dans son ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité, Baron, je suis très-contente de ce que j'ai vu, & j'y donne mon approbation. Mais, dites moi. Toutes ces terres sont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'est-là le *Hic.*

LE BARON.

Non, pas encore. Mais, supposez qu'on ne voulût pas me les vendre, il faudroit être de bien mauvaise humeur, pour refuser sur ces terres d'aussi beaux Plans que ceux-ci. J'apperçois le Maître d'Hôtel : Ces Dames sont servies.

LA COMTESSE.

Allons, Baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main. Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, Monsieur, ne vous boutez pas en peine.

SCENE VIII.

THIBAUT, *seul.*

AVec son parc ! il est morgué bian fou. Oh ! je ne nous y connoissons pas, ou cette Jeunesse en revendra à cette vieillesse : Notre jeune maître s'est un tantinet enhardi ; il a glissé queuques paroles, & j'ai bian vu que la petite Demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'avont dit de son... son... foin ; Je ne savons plus comme ça se nomme. Il entendra peut-être queuque chose ; car ils l'avont biaucoup fait étudier ; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais, vela mon neveu ; faut que je le fasse encore dégoiser.

SCENE IX.

THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

VOtre valet, mon Oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque sot.

FRONTIN.

Moi : je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire, ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'a-

mene. Savez-vous que je ne veux point dormir à vuide, comme mon Maître ? THIBAUT.

Tout-à-l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatres petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle, vous êtes le premier questionneur du Royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi ? Vous ne croyez pas mes réponses. THIBAUT.

Ne t'embarasse pas. Je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc ; il faut que je retourne promptement auprès de mon Maître. THIBAUT.

Quoi faire, ne dort-il pas ?

FRONTIN.

Oüi ; il dort. Et c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne sauroit dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non. C'est pour le réveiller, si ce que je vous ai dit lui arrive. THIBAUT.

T'en es encore là dessus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement, ton Maître est-il amoureux de sa Prétendue ? FRONTIN.

Amoureux ! il ne l'est qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai, morgué, cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant ; je t'y attendois. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture ? FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait. Il l'a trouvé charmant : & sur les récits qu'on lui en a faits, il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a morgué raison ; il suppose bian. Mais dis-moi....

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim & de soif....

THIBAUT.

Allons ? vians à la cuisine ; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc... FRONTIN.

Je crois le diable... Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait son maudit train.

SCENE X.

DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

Dorante paroît en robe de chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de Poste à la main, enfin, dans le désordre ; mais cependant ni messéant ni trop ridicule.

THIBAUT.

Tiens, voilà ton Maître qui voulons te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien-heureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc... Est-ce là ?.... oh, oh, m'est avis qu'il rêve en effet, ton Maître !

FRONTIN.

Et oui. Parbleu, l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien ?

DORANTE.

Allons donc.... allons donc... un autre cheval... te dépêcheras-tu ?

FRONTIN.

Entendez-vous ? il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE

Il est tard... la nuit... au Château... Rosalie...

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tient de l'esprit, du revenant m'est avis !

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon Oncle, c'est que tout en dormant il dit quelquefois des choses très-raisonnables, très-justes.

DORANTE.

Frontin !.... Coquin !.... tu boiras ce soir.... yvrogne !.... Paresseux !....

THIBAUT.

Tu as raison; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier Maître de Poste... Ce maraut-là nous fit attendre.

DORANTE, *il donne des coups de fouet en l'air, & attrape Thibaut.*

Ah, les mauvais chevaux ? Ohé, ohé, ohé !

FRONTIN, *riant.*

Ah, ah, ah, ah....

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci ? Monsieur, Monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement ! non pas. Il faut arriver. Ohé, ohé !

FRONTIN.

Avancez, mon Oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué, ôte-le toi-même, tu dois être plus fait que moi aux étrivieres.

DORANTE.

Ohé, ohé !

FRONTIN.

Attendez : il faut lui faire quitter ce maudit rêve. Monsieur, Monsieur, c'est de la part de Monsieur Argante.

DORANTE.

Argante !... de l'argent... il faut lui rendre.

FRONTIN, *s'avançant.*

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles.... il est bien pressé.... écrivons.

(*Il fait avec son fouet comme s'il écrivoit.*)

FRONTIN.

Oh ! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commençe à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire ; vous voyez.

DORANTE.

Appellez Frontin.... Monsieur Argante...

FRONTIN.

C'est un Juif, ce Monsieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain ! je l'écris. Frontin, au coffre fort.

THIBAUT.

Il a le sommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parles-donc, neveu, t'es donc son Caissier ?

FRONTIN.

Quand il dort comme vous voyez, mon Oncle. Malheureusement il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma Lettre, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre Lettre.

DORANTE.

Ma Lettre.... Argante... un sac.... prenez ce sac.... rapporte mon Billet.

THIBAUT.

Ah, ah, le sac ! prenons, prenons, nous le partagerons.

DORANTE, *saisissant Thibaut au colet.*

Partagerons ! voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide ! Frontin... Monsieur, Monsieur, vous serrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur ? au voleur ?

THIBAUT.

Frontin ! mon neveu ! au secours ?

FRONTIN.

Attendez ; laissez moi lui prendre le petit doigt ; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller

THIBAUT.

Prens-li, morgué, tout ce que tu voudras : mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil !

DORANTE.

Où suis-je, Frontin ? Pourquoi m'as-tu laissé sortir ? Pourquoi m'as-tu quitté, coquin ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous

avez pris ce temps pour vous en aller ; & j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah ! je me suis trahi. Je m'en souviens ; je suis chez Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Oui, de par tous les Diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait-là cet homme ?

THIBAUT.

Morgué, c'est stilà que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le Jardinier d'ici. Vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir. Je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué, vous croyez trop vîte.

DORANTE.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie ? Elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, Monsieur, vous avez insulté mon honneur ; cela n'est pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

VALERE.

Trente louis ! morgué.... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça ?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre ?

FRONTIN.

Allez, Monsieur, soyez tranquille. C'est mon Oncle. Je lui réponds de vous, & je vous réponds de lui. On pourroit sortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un sommeil comme stila ne doit pas vous avoir reposé biaucoup.

SCENE XI.

THIBAUT, *seul.*

Vela, morguienne, une recommandation bian seche, & un drôle de Répondant ! Tout ce que j'avons vu depuis un moment, me partrouble. Non, morgué, m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son, son... Janbule ? Que sait-on ? Je parlions ? je marchions ? j'avions les yeux ouverts ; enfin, c'est tout un. Que diable, s'il m'avoit donné son mal, ça se gagne peut-être. St homme-là a le sommeil bian vigoureux, il en faut convenir. Sans Frontin, sans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça avont mis dans ma tête ! Je ne savons où j'en sommes.

SCENE XII.

TIBAUT, VALERE.

THIBAUT.

EH ! Monsieur Valere, venez vîte. (*à part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoïser tout ça ? (*haut.*) Oh ! palsanguienne, allez, Monsieur, vous ne savez pas...

VALERE.

Mon Oncle & la Comtesse sont encore aux mains sur les Plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALERE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici, & de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux rien avoir à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle sera sa femme, si ce M. Dorante alloit rêver qu'alle est avec un autre !... morgué, vous ne savez pas...

VALERE.

Il est bien tems de plaisanter. Laisse-moi. Ah ! Rosalie, je meurs content, si je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, est itou for nécessaire.

VALERE.

Dans ce moment je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi, vous ne voulez pas m'accouter ?

VALERE.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici ; tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là ? Eh bian, morguienne je nous en allons. Vous en serez fâché, je vous en avartis.

SCENE XIII.

VALERE, *seul.*

ENfin, j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté ; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste. Mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi. Ah, Dieu ! j'apperçois Rosalie.

SCENE XIV.

ROSALIE. VALERE.

VALERE.

QUoi, vous avez la bonté de venir ? Avancez donc quelques pas, on pourroit nous entendre.

ROSALIE.

ROSALIE, *tremblante & n'avançant que très-peu.*

Non, Valere; j'ai trop de peur. Dites-moi vîte ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plutôt.

VALERE.

Calmez vous, de grace, belle Rosalie, donnez-le moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien, charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez; je vous adore.

ROSALIE.

Ah, que je suis fâchée de le savoir! Adieu.

VALERE.

Encore un mot, divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï?

ROSALIE.

Jugez-en, Valere. Incertaine de vos sentimens, la raison me défendoit de m'en convaincre. Je suis pourtant venue vous entendre... Dites-moi vous-même... ce qui pouvoit triompher de ma raison. Ah, Valere... Ah!... laissez-moi rentrer.

VALERE.

Non, demeurez, Je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné: sans lui je n'osois agir, cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh, que pouvez-vous faire? ne vaudroit-il pas mieux oublier?... Hélas! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALERE.

Plutôt mourir mille fois! laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prieres, les larmes; enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah! Valere, vous ne connoissez pas ma Mere. Le souvenir m'en fait frémir.... les instants s'écoulent... & nous ne les comptons pas. Sortez, & laissez-moi vous fuir.

VALERE.

Il faut vous obéir. Mais en vous quittant, laissez-moi vous rendre grace de ma félicité, & vous jurer une fidélité éternelle.

(*Il tombe à ses genoux.*)

SCENE XV.

LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LA COMTESSE.

QUe vois-je, ma fille!... Valere! Ah, juste Ciel!

ROSALIE.

Valere, je suis perdue, voilà ma Mere.

VALERE.

Ah Dieu !

LA COMTESSE.

Se peut-il... que ma fille... que mon ſang...

ROSALIE.

Ma Mere... le haſard a fait... je ne prévoyois pas...

LA COMTESSE.

Oh ! ſans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous ſurprendrois. Après cette aventure. Je ne ſaurois parler.

VALERE.

Calmez vous, Madame. Apprenez qu'un ſentiment auſſi tendre que légitime, & que je me flatte que mon Oncle approuveroit...

LA COMTESSE.

Votre Oncle, Monſieur ! il me fera raiſon de l'inſolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille ! je vous trouve à ſes genoux ! il n'eſt point d'extrêmité....

VALERE.

Mais, Madame, croyez qu'elle n'a point de part....

LA COMTESSE.

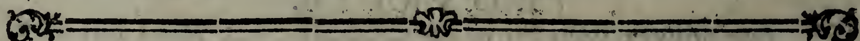
Elle vous écoutoit. Cela ſuffit pour mériter toute mon indignation. Si la choſe éclate, un Couvent me répondra de vous, Mademoiſelle. Je ſaurai vous y tenir toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un inſtant ?

LA COMTESSE.

Un inſtant ! comme ſi l'on ne ſavoit pas ce que c'eſt qu'un inſtant ! allons, partons ; plus de raiſonnement.



SCENE XVI.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

QU'eſt-ce, mes Dames ? Vous ſortez avec une grande précipitation : Je le vois, l'impatience de la promenade...

LA COMTESSE.

Je ſors pour tout-à-fait, mon cher Baron... Je veux partir ſur le champ ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc ? y penſez vous ? Et Dorante, que diroit-il ?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y-a-t-il donc de ſi preſſé ?

LA COMTESSE.

Mon honneur eſt offenſé.

LE BARON.

Comment diantre, votre honneur ?

LA COMTESSE.

Et je vous demande juſtice de l'inſolent amour de votre Neveu, ou je ſaurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait ? (*à Valere.*) Comment, petit écervelé, vous inſultez Madame, à ſon âge ! ſans égard pour...

VALERE.

Moi, mon Oncle ! je vous jure que...

LA COMTESSE.

Non, Baron ; ſon amour...

LE BARON.

Son amour ! ſon amour eſt impertinent. Eſt-ce qu'on doit en avoir pour vous, Madame ? (*à Valere.*) petit coquin, une femme reſpectable !...

VALERE.

Je vous proteſte, mon Oncle, que j'ai pour Madame un reſpect infini.

LE BARON.

Une jeune barbe, qui ne ſonge pas que vous feriez ſa Mere, & qui oſe vous manquer.

LA COMTESSE.

A l'autre ; il extravague.

LE BARON.

Oui, c'eſt un extravagant, un petit étourdi, qni n'a rien vu, & qui ne vous connoît ſeulement pas.

LA COMTESSE.

La colere me ſuffoque. Il eſt devenu fou !

LE BARON.

Ce ſeroit une folie impardonnable, à ſon âge : mais il n'y retournera plus, Madame ; & je vous demande pardon de ſa témérité.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne ſavez ce que vous dites ? Que voulez-vous dire de mon âge, que je ſerois ſa mere ? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer ! Et qui vous dit qu'il m'aime ?

LE BARON.

Comment ! vous ne diſiez pas que c'étoit à vous ?....

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il ſe fût adreſſé à moi ; le mal ne ſeroit pas ſi grand ; mais il a l'inſolence d'aimer Mademoiſelle, il n'en fait aucun myſtere ; il me l'avoue, à moi-même, je l'ai trouvé à ſes genoux. Voyez ſi ma colere eſt fondée, & ſi je puis, après cela, demeurer dans la même maiſon ?

LE BARON.

Oh ! oh, c'eſt autre choſe. Quoi, Monſieur !... Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colere ; mais je déſapprouve votre départ : & qui plus eſt, je vous conſeille de demeurer ici, comme ſi de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme ſi de rien n'étoit ! Comment l'entendez-vous Monſieur ?

LE BARON.

Oui, Madame ; vous devez agir ici de ſens froid, & vous poſſéder, c'eſt moi qui vous le conſeille, qui ſuis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah ! oui, fort à propos. Et moi, je vous signifie que je veux être en colere dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez, seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé ; le moyen de le lui cacher, c'est de laisser les choses au même état.

VALERE, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! mon Oncle. Si vous daigniez ajouter à tant de bontés...

LE BARON.

Tais-toi ; Je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse : Je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, & dans mon Château sans ma permission.

ROSALIE.

Ma mere...

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, Mademoiselle, vous achevez de me pousser à bout.

LE BARON.

Et toi, si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Allons, Baron, soyez vif ; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colere me tranquillise.

LE BARON.

Laissez moi faire ; je me fâcherai pour vous & pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait ; un mariage conclu, fini, où l'on fait à Mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce Mariage ne vous seroit pas avantageux, Madame, vous avez donné votre parole : Comment y pourriez-vous manquer ? Et, pour une petite fantaisie musquée d'un Godelureau, j'irois passer, moi, pour !.... Car enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison. Emportez-vous, Baron, emportez-vous ; vous devez être furieux : Pour moi, je me calme !... par politique au moins ; car je ne me connois plus... mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez, sans cela, Mademoiselle, Mademoiselle...

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrete. Il n'y auroit à craindre que ce petit Monsieur-là. N'en soyez point inquiete : Quand il seroit assez malhonnête homme... suffit : je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin, vous me rendez douce, & je suis confondue. Baron, je m'abandonne à vos conseils. Mais, Ciel ! n'est-ce pas la Dorante ?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu ! Qu'allons-nous devenir?

SCENE XVII.

LES PRECEDENS, DORANTE.

Dorante paroît en Robe de Chambre, & tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Vous nous mettez dans une jolie situation, Mademoiselle.

LE BARON.

Il n'y auroit point de remede, s'il nous avoit écouté.

VALERE, *à part.*

Plût au Ciel !

LA COMTESSE.

Qu'il a l'air occupé !

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un Bal... à des Nôces...

LE BARON.

(*à la Comtesse.*) (*à Dorante.*)

Il faut cacher notre embarras. En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces Dames en Robe-de-Chambre ! Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne soucie plus de plaire à ma fille; preuve de mépris ! (*d'un ton précieux*) De quelque façon que soit Monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en Courrier... en Turc... en Domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis, Monsieur, vous avez raison : il faut, ou faire beaucoup de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi... point de façon... vous ne faites point de façon... il me paroît... (*riant à demie voix.*) Ah, ah, ah... Ah, ah, ah...

VALERE, *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON.

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh ! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez ?... Non... oh non... (*riant.*) Ah, ah, ah.

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui....

DORANTE.

Votre fille !... Ah, ah.... bien déguisée... ah, ah... bien déguisée... Ah, ah...

LA COMTESSE.

Déguisée que voulez vous dire, Monsieur ? Vous nous connoissez bien peu : Si vous croyez...

DORANTE.

Ma foi, je ne la connois, ni ne veux la connoître...

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus !... tant mieux... ce sont des Masques.

LA COMTESSE.

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle ; mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité. (*à Dorante.*) Sachez, Monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE, *s'approche d'un fauteuil & s'assied.*

Ouf ? je suis beaucoup mieux... je vois tout le train...

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur je vous rends votre parole ; je retire la mienne ; & rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre. (*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais pensez donc, Dorante....

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage. Votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voie ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En punissant votre fille, vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis vous & moi. Puisque Monsieur persiste dans ses refus...

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron, sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à Monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah, ma mere !

VALERE.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi, vous êtes à moi !

ROSALIE.

Oui, Aurions-nous pu nous en flatter ?



SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS. THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

IL s'eſt échappé : je ne l'ai plus trouvé dans ſon lit. Où diable peut-il être ?

THIBAUT.

Tian, morgué, le vela là-bas en converſation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon Oncle.

THIBAUT.

Oh ! laiſſe-moi ; je n'avons rian à ménager. (*à la Compagnie.*) C'eſt un...

FRONTIN, *lui mettant la main ſur la bouche.*

Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé perſonne ?

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

Quel eſt ce galimathias ?

THIBAUT.

Je vous dis que ſon Maître eſt un fou, qui dort comme s'il étoit éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêves-tu ?

THIBAUT.

Non, morgué ; c'eſt lui qui rêve : & pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoiſſons ſon petit doigt, & j'allons l'éveiller.

VALERE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais, quand on eſt heureux, on doit tout craindre.

(*Thibaut ſerre le petit doigt de Dorante.*)

DORANTE.

Aye ! Où ſuis-je ? Ah ! Monſieur le Baron, c'eſt vous ! Tirez-moi de peine, je vous conjure, n'ai-je rien dit ?... n'ai-je rien fait ?

LE BARON.

Pouvez-vous le demander ? que vous importe, puiſque votre mariage eſt rompu ?

DORANTE.

Il eſt rompu ! Ciel ! Je ne puis le comprendre...

FRONTIN.

Pour moi, je comprens fort bien, Monſieur. Nous ſommes découverts, & vous aurez fait quelqu'extravagance. J'oſe vous

assurer, Madame, que mon Maître est l'homme du monde le plus sage, quand il veille ; & ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE.

Quoi ! l'on me voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées, ma fille & moi ? Oh bien, Monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALERE.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée, & mon Oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

DORANTE.

Quoi ! c'est à Valére...

THIBAUT.

Lui-même. Dame ! il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je ? Je ne vous épousois que par obéissance.

DORANTE.

Cet aveu ne me permet pas d'insister ; & je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

LE BARON.

Allons, allons, mes enfans ; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au Parterre.*

Il auroit tort de se plaindre ; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, *Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.*